Document generated on 08/13/2025 6:29 a.m.

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire

Histoires de guerre

Paule Noyart, *La danse d'Issam*, Montréal, Leméac, 1998, 376 p. Abla Farhoud, *Le bonheur a la queue glissante*, Montréal, l'Hexagone, 1998, 176 p. Nicole Houde, *La chanson de Violetta*, Lachine, Pleine Lune, 1998, 180 p.

Francine Bordeleau

Number 92, Winter 1998

URI: https://id.erudit.org/iderudit/37886ac

See table of contents

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)
1923-239X (digital)

Explore this journal

Cite this review

Bordeleau, F. (1998). Review of [Histoires de guerre / Paule Noyart, *La danse d'Issam*, Montréal, Leméac, 1998, 376 p. / Abla Farhoud, *Le bonheur a la queue glissante*, Montréal, l'Hexagone, 1998, 176 p. / Nicole Houde, *La chanson de Violetta*, Lachine, Pleine Lune, 1998, 180 p.] *Lettres québécoises*, (92), 19–20.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 1998

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Paule Noyart, *La danse d'Issam*, Montréal, Leméac, 1998, 376 p., 32,95 $.
Abla Farhoud, *Le bonheur a la queue glissante*, Montréal, l'Hexagone, 1998, 176 p., 17,95 $.
Nicole Houde, *La chanson de Violetta*, Lachine, Pleine Lune, 1998, 180 p., 20,95 $.

Histoires de guerre

ROMAN
Francine Bordeleau

Dans l'horreur du conflit libanais, dans l'angoisse de l'exil ou dans l'enfer d'un silence imposé, des personnages accomplissent, chacun à sa manière, le voyage au bout de leur nuit. On sera sensible à ces voix.

DÉCEMBRE 1991, PARIS, GARE D'AUSTERLITZ. Émile Wendel, photographe reporter, attend son train pour Bordeaux. Mais qu'il se trouve dans ce lieu de transit, ou dans son appartement parisien, ou à La Ferté-Saint-Aubin, fief de la famille Wendel, l'homme est habité par un autre lieu, par d'autres images qu'il a lui-même captées. Chaque fois qu'il retourne en Europe, en fait, il reste hanté par le Liban, où il fut dépêché pour la première fois en 1979...

Beyrouth, 1938. Au couvent du Saint-Cœur-de-Jésus, Maya Hayek, seize ans, meurt en mettant son enfant au monde. Joumana, fille de Maya la chrétienne et de Saïd le Druze — les deux clans sont irréconciliables depuis le massacre des chrétiens maronites par les Druzes, en 1860 —, aura à son tour une fille : Leila, qui deviendra la femme d'Émile Wendel. Leila qui sera fauchée par une rafale un jour d'octobre 1990, en ces temps où « une petite fusillade n'impressionne plus personne »...

Paule Noyart

Avec *La danse d'Issam*, son troisième roman, Paule Noyart a tiré une fresque en tous points remarquable. À la grande Histoire écrite à même le sang des morts anonymes et la puanteur des charniers, l'auteure de *La danse d'Issam* a voulu donner corps. Certes, c'est là le but implicitement poursuivi par tout roman historique. Mais le genre conduit rarement à des œuvres aussi subtiles et denses que celle-ci, à des œuvres soucieuses d'éviter sensiblerie et pathos.

En près de quatre cents pages, *La danse d'Issam* met en scène une foule de personnages : hommes, femmes et enfants ; Palestiniens, Libanais et Israéliens ; juifs, chrétiens, musulmans ; soldats, médecins, journalistes... Chacun est pertinent, chacun confère ici une signification à cette guerre et trouve sa place dans un monde bouleversé dont Leila et Wendel représentent les deux grands pôles. Leila, chrétienne et petite-fille de Druze, interrompt ses études de médecine à Paris pour œuvrer dans un camp de réfugiés. Wendel, le photographe occidental à qui l'on demande des images spectaculaires et esthétiques — « du sang noirci, du sang brun, du sang frais et rouge », « que ça brille, que ce soit beau » —, s'interroge sur son rôle, sur le regard qu'il pose, lui l'observateur, le témoin apparemment impartial...

À cette question, centrale, du regard — mais le regard (neutre ? apitoyé ? fasciné ?) du photographe ne renvoie-t-il pas à celui de l'auteure même ? —, Paule Noyart en ajoute beaucoup d'autres. Mentionnons seulement celle-ci : comment, aujourd'hui, les romanciers peuvent-ils s'approprier l'Histoire ? *La danse d'Issam*, dont il faut louer l'architecture sophistiquée et l'écriture impeccable, apporte à cette interrogation formulée par le roman historique une réponse magistrale.

Le silence des mères

Le bonheur a la queue glissante, premier roman d'Abla Farhoud, puise également ses racines en terre libanaise. Dans ce texte écrit à la première personne, on entendra la parole de Dounia, une femme de soixante-quinze ans qui toute sa vie s'est tue, qui toute sa vie a laissé parler les autres.

Dounia est d'abord marquée par l'expérience, primordiale, fondatrice, de l'exil : née dans le village de Chaghour, elle s'est installée dès son mariage à Bir-Barra, le village de l'époux ; ils ont ensuite émigré dans les années cinquante, sont revenus au Liban après quinze ans pour finalement aboutir, chassés par la guerre, au Canada. Déracinée, analphabète, vivant dans un pays dont elle ne maîtrise pas la langue — elle ne connaît que l'arabe —, Dounia est aussi en exil d'elle-même.

C'est au cours d'un repas familial réunissant tous les siens que Dounia, consciente tout à coup de son âge et de la vie qui s'en va, commence à parler. « Il m'arrivait rarement de dire tant de mots à la fois, et j'éprouvais la joie et l'excitation d'un enfant mangeant un cornet de crème glacée après un long hiver. » Au début elle lance des lieux communs, des proverbes naïfs où se confondent « la résignation et la sagesse ». En fait, la vieille femme n'a pas encore trouvé sa parole propre, ses mots à elle, pour l'heure elle en est à une sorte de babil...

Dounia se dirige néanmoins vers une lente réappropriation d'elle-même, et cette maturation de son personnage, Abla Farhoud la traduit avec une grande justesse. Au début, donc, on la voit, mère dévouée à ses enfants, épouse niée par le mari à qui, du reste, elle a cédé le pouvoir des mots. « Je laisse la parole à Salim. Moi, je donne à manger. » Mère nourricière comme le furent aussi nos mères, Dounia a transformé en nourriture les mots qui pouvaient affluer en elle.

Mais peu à peu, au gré des souvenirs — ainsi va le discours de Dounia, par associations d'idées avec des événements du passé —,

refont surface les pensées, les émotions, les frustrations qu'elle confie au lecteur. Et la honte. La honte d'avoir enduré la violence de Salim, de n'avoir pas répondu à son père qui l'a humiliée et trahie, de s'être tue pendant soixante-quinze ans...

Pour écrire ce monologue intérieur d'une vieille femme partant à la reconquête d'elle-même, pour nous faire entendre cette voix émouvante, M^me^ Faroud a su trouver le style approprié : ni infantilisant ni misérabiliste, mais accordé aux hésitations et aux balbutiements d'un personnage en marche vers son propre discours.

La vie rêvée

Dans *La chanson de Violetta*, Nicole Houde aborde aussi le thème de la reconquête de soi par le langage. Violetta fêtera bientôt ses vingt ans, elle travaille en usine et voudrait changer le monde. Avec Cana, Lilibye, Marco et Vincent, ses amis, elle folâtre dans les parcs de Montréal. Après avoir embrassé Archibald, elle déclare être enceinte d'une fille qu'elle a baptisée Mélodie...

Violetta, disons-le, n'est pas tout à fait normale. Elle le sait : « Depuis mon enfance, on m'évalue et quelques refrains séniles courent après moi : "état psychotique, plafonnement des acquis cognitifs, déficience légère". » Dotée, malgré tout, d'un optimisme désarmant, elle réinvente sa vie. À sa vie, d'ailleurs, elle parle : « Dis-moi, ma vie, qu'est-ce qu'on peut faire avec un corps en hiver ? »

Violetta a une sœur qu'elle aime bien, un frère qui « essaie de se retrouver en étudiant l'univers », et une mère qui l'indifère : « Son triste ventre ne fut qu'une habitation provisoire. » Elle philosophe, se raconte des histoires, s'invente une origine fabuleuse, dialogue avec les fées et les sorcières. Mais surtout elle vit, avec son « prince » Archibald, un amour fou, un amour destiné à braver les interdits.

Depuis *Les oiseaux de Saint-John Perse* (Pleine Lune, 1994), qui lui valait le prix du Gouverneur général en 1995, Nicole Houde n'avait rien écrit. Avec ce septième roman, où elle a décidé de confier la narration à son héroïne, l'écrivaine signe un retour qui n'est pas totalement réussi. Certes elle séduit, cette truculente Violetta au discours coloré — le ton n'est pas sans rappeler Réjean Ducharme — qui tient des propos mélangeant candeur, fantaisie et maturité. Mais cet univers, touchant soit-il, donne une certaine impression de déjà lu.

Abla Farboud

Nicole Houde

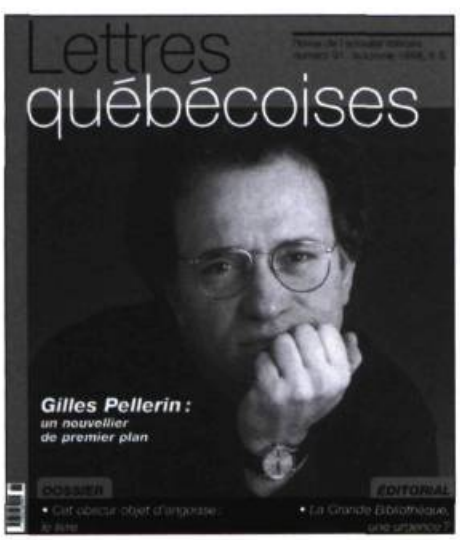
VEILLEUX
IMPRESSION À DEMANDE INC

De père en filles...

1340, rue Gay-Lussac, section 4, Boucherville (Qc) J4B 7G4
Tél : (514) 449-4593 • Fax : (514) 449-4596

Lettres québécoises

la revue de l'actualité littéraire



Lettres québécoises,
une revue entièrement consacrée
à la littérature québécoise depuis plus de 20 ans.

1 AN / 4 NUMÉROS (T.T.C.)		2 ANS / 8 NUMÉROS (T.T.C.)		3 ANS / 12 NUMÉROS (T.T.C.)	
INDIVIDU	INSTITUTION	INDIVIDU	INSTITUTION	INDIVIDU	INSTITUTION
Canada 20 $	Canada 25 $	Canada 35 $	Canada 45 $	Canada 50 $	Canada 70 $
Étranger 25 $	Étranger 30 $	Étranger 45 $	Étranger 55 $	Étranger 70 $	Étranger 80 $

Nom

Adresse Ville

Code postal Tél.

Ci-joint : ☐ Chèque ☐ Mandat postal

☐ MasterCard ☐ Visa

No Exp.

91 Signature Date

Retourner à : Lettres québécoises, 1781 rue Saint-Hubert, Montréal (Québec) H2L 3Z1
Tél.: (514) 525.95.18 • Télec.: (514) 525.75.37
Courrier électronique : xyzed@mlink.net